d'échanger leurs pensées : de grosses larmes coulaient des yeux de la jeune fille.

III.

Le comte de Lourmel se jeta dans sa chaise, qui l'attendait à la porte de l'hôtel de Castries, et donna l'ordre au postillon de toucher chez le chevalier d'Acigny.

Le chevalier était un de ses camarades de régiment ; il était en congé à Paris, et devait rejoindre à Cassel. Les deux amis avaient décidé qu'ils feraient le voyage ensemble.

La cour de l'hôtel d'Acigny offrait le spectacle le plus animé. Une foule de laquais à grands renforts de bras, de jurons et d'épaules, hissaient et arrimaient des caisses de toutes formes et de toutes dimensions sur une berline de voyage que quatre vigoureux percherons se préparaient à enlever.

Un personnage important, qui n'était autre que le valet de chambre du chevalier, présidait à cette opération, sans toutefois y contribuer autrement que par ses conseils et ses encouragements.

" Lafleur, M. le chevalier est-il prêt ? demanda Henri.

— Ah ! les butors ! ils vont briser notre boîte aux parfums " ! s'écria M. Lafleur.

M. Lafleur, absorbé par ses hautes fonctions, n'avait pas entendu la question du jeune officier, qui la réitéra sur un ton plus élevé.

" Pardonnez-moi, monsieur le comte, dit enfin le factotum en s'essuyant le front, j'ai tant à faire.... M. le chevalier doit être prêt ou peu s'en faut... Je vais... Allons ! bon ! notre caisse à perruques qu'ils laissent tomber.

Lafleur s'élança pour juger de la gravité du sinistre. M. de Lourmel se renfonça philosophiquement dans sa chaise, en faisant des vœux pour que le départ ne fût pas trop retardé.

Peu après, une voix joyeuse qui chantait un couplet de *la Fortune au village*, domina le bruit des jurons, des piétinements et des grelots.

Une tête d'homme passa par la portière de la chaise, qu'elle remplit d'un immense éclat de rire et d'une forte odeur de poudre à la maréchale, et le chevalier s'écria :

" Par la sambleu ! mon très cher, crois-tu que je vais m'enfermer dans cette boîte pendant quarante-huit heures ?

— Tu sais qu'il faut brûler le pavé, répondit le comte ; une voiture plus grande expose à rester en chemin.

— Ta, ta, ta, ma berline ira comme le vent ; des ressorts excellents, on est là comme dans un lit. Allons, descends ; laisse ta chaise à Sylvain qui offrira une place à Lafleur, et viens te mettre à mon côté.

— Mais.....

— Il n'y a pas de mais : il sera toujours temps de nous mettre à la torture."

La proposition en elle-même n'avait rien de déraisonnable, et quoique la berline fût assez encombrée de couvertures, de chancelières et d'une foule de menus objets, il y restait plus de place qu'il n'en fallait pour les deux jeunes gens. M. de Lourmel monta donc dans la berline, et le chevalier s'enveloppa dans sa douillette de voyage. Chacun s'étant installé, on partit.

Le chevalier d'Acigny était jeune, beau, riche, heureux et brave. C'était un de ces charmants officiers qui se poudraient à frimas et mettaient des manchettes de dentelles pour aller au feu comme pour aller à Trianon. Il aimait la guerre autant qu'il eût aimé une promenade ; il était tour à tour, au gré de l'heure présente, conquérant d'amitié ou capitaine en plein champ de bataille, se montrant partout aussi courageux qu'entreprenant.

Bon cœur assurément, quoique fort étourdi et peu discret ; pendant qu'il voyageait ainsi, avec son ami, il s'amusait à parler de ses exploits.

Il racontait encore ses plus charmantes aventures ; le comte dormait déjà. La nuit était venue ; alors le chevalier, voyant qu'il n'avait plus d'auditoire, s'accota dans son coin et prit le parti de s'endormir en des rêves dorés.

Pendant trois jours les deux jeunes officiers continuèrent leur voyage sans